
JAN DE L'OURS

I avió un cop uno fenno e le sieu goujat que s'apelavo Jan, que remassavoun d'avelhanos dins un bosc. Un ours pla gros t'arribo, i sauta dessus e te les meno dins uno còuno ent i disent : « vous vau engraisshà e apèi vous manjarèi, » e partis en tampant la sourtido am'uno grosso pèiro. La maire se metèc a plourà, mès Jan qu'èro couratjous i diguèc : « Sabes, mamà, que soun fort, vau butà la lauso. » Ensaïjo, mès pousquèc pas la boulegà; alavetz diguèc a sa maire : « la levarèi quand sarèi gran. »

Cado joun l'ours i pourtavo pla d'amanjà, mès elis voulión pas engraisshà trop lèu e daishavoun pla de causos. Quand Jan aguèc vint ans tournèc butà la lauso; èro vengut fort e pousquèc dourbi l'intrado de la còuno. Ame sa maire fugisquèroun e arribèroun a l'oustal pla countens. Jan tournèc a la còuno per sabé ço que fasió l'ours; la bèstio èro dintrado e cercavo les prisouniès. Jan le tampèc dedins amè la même pèiro e coumo l'ours per dourbi passavo les unglèts deforo, Jan am'uno pigasso les i coupèc.

Mès aro èro pas pus nourit, Jan que tout le mounde apela-voun Jan de l'ours, cercavo de trabalhà. Se louguèc co d'un

Jean de l'ours

Il y avait une fois une femme et son fils Jean qui cueillaient des noisettes dans un bois. Surgit un ours gigantesque qui leur saute dessus, les conduit dans une caverne et leur dit :

« Je vais vous engraisser, ensuite je vous mangerai, et il s'en va après avoir fermé l'entrée avec une énorme pierre. La mère se met à pleurer, mais Jean qui était courageux lui dit ::

« Tu sais que je suis fort, maman : je vais pousser la pierre. »

Il essaie, mais ne réussit même pas à l'ébranler :

« Tant pis ! je l'enlèverai quand je serai grand. »

Chaque jour, l'ours leur apportait des provisions abondantes; mais ils ne voulaient pas engraisser trop vite et laissaient beaucoup de restes.

Lorsque Jean eut atteint vingt ans, il revint pousser la pierre. Il était devenu très fort : la pierre céda : ils étaient libres. Ils s'enfuirent et ils arrivèrent à leur maison, bien contents.

Jean revint à la caverne pour savoir ce que faisait l'ours. La bête était entrée et cherchait les prisonniers. Jean l'enferma avec la même pierre, et, comme l'ours, pour ouvrir, passait ses griffes à l'extérieur, Jean les lui trancha d'un coup de hache.

Mais le jeune homme, que tout le monde appelait Jean de l'ours, n'était plus nourri. Il dût chercher du travail. Il se loua chez un boulanger. Celui-ci lui dit :

boulangè. Le sieu mèstre i demandèc : « quant vos ganhà per an ? » — « Touto la farino que pourèi pourtà a l'encop, » respoundèc Jan. Le mèstre se metèc a rire en pensant qu'aurió un vailet pla a boun mercat. Ne riguèc pas pus a la fi de l'annado; Jan de l'Ours se carguèc d'un soul cop cent sacs de farino.

Jan pourtèc la farino a sa maire e i diguèc : « Aqui de farino per fa de pa pendent touto vòstro vido. Aro ieu vau faire moun tour de Franço. » E a-l'aquí partit.

Per ganhà sa vido, Jan de l'Ours se metèc faure. A la première vilo que trobo, cèrco un patrou. « Quant vos ganhà per an ? » ditz le faure. « Tout le fèr que pourèi pourtà a l'encop », respound Jan. Le faure se metèc a rire en pensant qu'aurió un vailet pla a boun mercat e louguèc Jan. Mès riguèc pas pus a la fi de l'annado; Jan de l'Ours se carguèc d'un soul cop tout le fèr que se troubavo dins la forjo. Ne prenguèc cent quintals !

Ame tout aquel fèr, Jan fasquèc uno cano loungo de vint mèstres. Aquò fait partiguèc per countunhá le sieu tour de Franço.

Ero pas anat pla lènc, quand vegèc un ome que fasió al palet, e si vous plai s'amusavo ame de palets qu'eroun de molos

« Combien veux-tu gagner par an ?

— « Toute la farine que je pourrai porter en une seule fois, répondit Jean. »

Voici un valet que ne coûtera guère, pensa le maître; et il se mit à rire.

Mais il n'eut plus envie de rire lorsque à la fin de l'année, Jean, d'un seul coup chargea sur son dos cent sacs de farine.

Le jeune homme porta le tout à sa mère :

« Voici assez de farine pour le pain de toute votre vie, mère. Maintenant je vais faire mon tour de France. »

Et il partit.

Pour gagner sa vie, il décida de travailler comme forgeron. A la première ville il chercha un patron; celui-ci lui demanda :

« Combien veux-tu gagner par an ?

— Tout le fer que je pourrai porter en une fois, répondit Jean. »

Voici un valet qui ne me coûtera guère, pensa le maître. Et il se mit à rire.

Mais il n'eut plus envie de rire lorsqu'à la fin de l'année, Jean, d'un seul coup chargea sur son dos tout le fer de la forge. Il en prit cent quintaux.

Avec tout ce fer Jean forgea une canne longue de vingt mètres et se mit en route pour continuer son tour de France.

Il marchait depuis peu lorsqu'il rencontra un homme qui jouait au palet; et, s'il vous plait ! les palets étaient des meules de moulin !

« Ho ! s'écria Jean, voici un homme fort ! »

Il s'approcha et dit :

« Je m'appelle Jean de l'Ours et je fais le tour de France. Tu me plais; veux-tu venir avec moi. ? »

de mouli. « Viêt-d'ase, ditz Jan, aquí un ome fort. » S'aprocho e i ditz : « M'apeli Jan de l'Ours e fau le tour de Franço; m'agrades, vos veni ame ieu ? — « Voli pla, respound l'autre, » E partissoun toutis dous.

Un pauc pus lènc, troubèroun un bosc e vegèroun le bouscassiè que fasió de faishes, i caliò cent mèstres de cordo per le lià. « Viêt-d'ase, ditz Jan, aquí un ome fort, nous le cal envità. » Les dous amics i propausèroun de les acoupanhá. « Voli pla », respound l'autre.

Avión pas marchat uno ouro, quand vegèroun un ome que s'amusavo a faire toubà las mountanhos a cops d'espallos. Aquò ja les estabousiguèc. T'i proupausoun de veni ame elis. « Voli pla », respound l'autre. E aquí nostris quatre amics partits.

La nèit arribavo, pas pla lènc dal camí vesoun un castèl, i van, trucoun a la porto. Digus nou respound, dourbissoun e s'estalloun coumo al sieu oustal.

Le lendemà Jan de l'Ours diguèc : « En pla dins aqueste castèl, poudèn pla i passà qualquis jouns. Vous proupausi aquò, cado joun un de nousautris farà la cousino, les tres autres aniran a la caço. Quand le dinnà sarà prèst, le cousinhè sounarà la campano ». — « Faren coumo aquò, » diguèroun les autres.

Pel prumiè joun, siousquèc l'ome das palets que demourèc per fa la cousino. Met la soupo sul foc e vetz toubà uno

« Je veux bien, répondit l'autre, »

Et les voilà partis. Non loin de là, en traversant une forêt, ils rencontrent un bûcheron qui faisait des fagots; mais quels fagots ! il fallait cent mètres de corde pour les lier.

« Ho ! Ho ! s'écrie Jean, voici un homme fort; il faut que je l'invite. »

« Veux-tu nous accompagner, proposent les deux amis ? »

« Je veux bien, dit le bûcheron. »

Les trois compagnons marchaient depuis une heure lorsqu'ils aperçurent un homme qui s'amusait à abattre les montagnes à coups d'épaule. Cela, vraiment, les étonna :

« Veux-tu venir avec nous, lui dirent-ils ? »

« Je veux bien, répondit l'homme. »

Et les quatre amis s'en allèrent... La nuit arrivait. Un chateau apparaît non loin du chemin. Ils frappent à la porte. Personne ne répond. Ils ouvrent et s'installent comme chez eux.

Le lendemain Jean de l'Ours dit :

« Nous sommes bien, dans ce château : pourquoi n'y resterions-nous pas quelque temps ? Voici ce que je vous propose : chaque jour l'un de nous fera la cuisine; les autres iront à la chasse. Quand le repas sera prêt, le cuisinier sonnera la cloche. »

« Entendu, dirent les autres. »

Le premier jour, ce fut l'homme aux palets qui resta pour faire la cuisine... Il met la soupe sur le feu : une jambe descend par la cheminée.

cambo per la chuminhèro, apèi un braç, apèi uno outro cambo, apèi un autre braç, anfin un cap. Tout aquò s'adobo; fa un ome que se'n va. Nostre cousinhè estabousit daishèc la soupo e siousquèc pas capable de fa le dinnà. Capo las dos ouros del souèr, les caçaires qu'avion talent arriberoun al castèl; l'ome dal palet èro encaro al mièg de la cousino estabousit : « qu'as fait ? » de pòu que les autres le prengoun per un espauruc, le cousinhè respoundèc : « Soun toumbat per l'escalhè ent anant cercà de bouès, me soun fait mal e apèi me soun estavanit. » Les caçaires ba creèroun, fasquèroun le dinnà e acourdèroun que le lendemà le bouscassiè demouraió a l'oustal.

A la même ouro que la velho : barrabin, barraban, cambos, braces, cap toumbèroun per la chuminhèro; le cousinhé s'estavanis. A las dos ouros, les caçaires arriboun, le troboun estabousit : « Soun toumbat ent anan cercà d'aigo; » i ditz per desencusa. Jan de l'Ours coumençavo a troubà aquó pla estonnant, mès voulguèc atendre un joun de mai abans de re dire.

Le lendemà, l'ome que se batió ame las mountanhos demourèc e coumo les autris agèc famosoment pòu en vegent toumbà un ome a boucis per la chuminhèro. A mièg-joun pas de dinnà. Quand Jan arribèc ame les dous autris caçaires e que le cousinhé i diguèc : « Soun toumbat per l'escalhè en pourtant le

tombe dans le foyer... puis un bras, puis une autre jambe, puis un autre bras, et enfin une tête. Tout cela se raccommode et refait un homme qui s'en va... Notre cuisinier, stupéfait, abandonne le pot au feu et renonce à préparer le repas. Vers les deux heures, les chasseurs affamés arrivent au château et trouvent leur compagnon au milieu de la cuisine, à moitié évanoui :

« Qu'as-tu fait ? »

Craignant de passer pour un poltron, le cuisinier répond :

« Je suis tombé dans l'escalier, je me suis blessé et je me suis évanoui. »

Les chasseurs ne se doutèrent de rien, préparèrent le dîner, et décidèrent que, le lendemain, le bûcheron resterait au château.

A la même heure que la veille : barabin... baraban... jambes, bras, tête dégringolent dans la cheminée, et, comme la veille, le cuisinier s'évanouit.

A deux heures les chasseurs arrivent...

« Je suis tombé dans l'escalier en allant prendre de l'eau, dit-il pour s'excuser. »

Jean de l'Ours commençait à trouver cela bien étonnant mais il préféra attendre un jour de plus avant d'en rien dire.

Le lendemain, l'homme qui se battait avec les montagnes resta au château et, comme les autres il eut une grande peur en voyant tomber un homme en morceaux par la cheminée. A midi pas de repas. Lorsque Jean arriva avec les autres chasseurs et que le cuisinier eut dit :

« Je suis tombé dans l'escalier en portant le vin,

il se mit en colère :

« Vous êtes tous des fainéants. C'est moi qui resterai demain et je vous assure que vous entendrez la cloche à midi ! »

vi, » se metèc en coulèro : « Etz toutis de re-que-valgos, demà soun ieu que demori e veiretz si a mièg-joun entendretz pas la campano. »

Quand les tres caçaires : l'ome dal palet, le bouscassiè et l'ome que se batió ame las mountanhos, siousquèroun dins le campèstre parlèroun de ço que i èro arribat; « Per vese ço que va faire Jan de l'Ours ? »

Jan de l'Ours, el se mesfisavo. Avio mes la cano darnhè la porto e atendió. Tout d'un cop uno cambo toumbo per la chu-minhèro, Jan la pren e ditz : « Tè, uno quilho ! » un braç arribo : « Tè, uno outro quilho ! » e met le braç dreit al coustat de la cambo al mièg de la cousino; uno outro cambo, un autre braç arriboun, les plaço toutis e quand es le tour del cap : « Aishi la volo, ditz Jan, vau poudé m'amusà. » Mès tout aquò se ramasso e aquí un ome. Jan pren la cano e truco que truca-ràs. Quand l'ome siousquèc estrissat, Jan met les boucis darriè la porto, fa le dinnà e a mièg-joun souno la campano. « Es pas poussible, disoun les caçaires, Jan de l'Ours es pus fort que le diable. » Arriboun e veşoun un boun repaish. S'assèsoun e manjoun sans gausà demandà ço que s'èro passat. A la fi pr'aquò i pousquèroun pas tene e demandèroun a Jan si avio pas aüt pòu : « Aquí ço que vous fasió pòu », ditz Jan e les meno darnhè la porto. Regardoun !... Res !... Sus l'escalhé i avio de sang... Seguissoun las traços, travèrsoun l'ort et arri-

Le lendemain lorsque l'homme des palets, le bûcheron et l'homme qui se battait avec les montagnes furent dans la campagne, ils s'entretenrent de ces extraordinaires événements :

« Voyons ce què fera Jean de l'Ours ? »

Jean, lui, se méfiait. Il avait mis sa canne derrière la porte et attendait. Tout à coup une jambe tombe dans le foyer. Il la prend et il dit :

« Tiens ! une Quille ! »

Puis un bras :

« Tiens ! une autre quille ! »

Et il met le bras à côté de la jambe au milieu de la cuisine.

Un autre bras, une autre jambe ! il les range près des autres ; et, quand ce fut au tour de la tête :

« Voici la boule, dit Jean, je vais pouvoir m'amuser. »

Mais les morceaux se rassemblent... et voici un homme.

Jean prend sa canne, et cogne que tu cogneras...

Quand l'homme fut mis en pièces, Jean mit les morceaux derrière la porte, prépara le repas et sonna la cloche :

Ce n'est pas possible, dirent les chasseurs : Jean de l'Ours est plus fort que le diable ! »

Ils rentrent et trouvent un bon repas. Ils s'assoient et mangent sans oser demander ce qui s'était passé. A la fin cependant, ils ne purent résister à leur curiosité et demandèrent à Jean s'il n'avait pas eu peur.

« Voici ce qui vous effrayait, dit Jean en les amenant derrière la porte :

boun a un grand poutz. La carrêlho èro en plaço e la cordo tabés — « Qui va descendre ? » — « Ieu » ditz l'ome das palets. S'estaco a la cordo e op ! se fa davalhà. Aviò pas fait cinc mèstres que se mèt a cridà : « Tournatz-me mountà, èi pòu dal Diable. Tournatz-me mountà ». Vite, les autres tiroun la cordo e le mountoun palle, mièg estavanit : « quun espauruc, ditz le bouscassiè, vas vese. » Se met a la cordo e op ! capo en jous. Ero gairebé a mièg poutz que se met a cridà : « Tournatz-me mountà, èi pòu dal Diable. Vite tournatz-me mountà. ». Les autres tiroun la cordo e le mountoun. « E be, es degourdit, ditz le toumbaire de mountanhos, ieu te vau remplaçà. » E a-l'aquí partit. Arribèc un pauc pus bas, mès coumo sous coumpanhous se metèc a cridà abans d'arribà al founze e le tournoun mountà. Sans re dire, Jan prenguèc la cano d'uno ma, la cordo de l'autro e fasquèc sinne que le descendèssoun. D'un cop d'èl les tres espaurucs se coumprengrèroun, daishoun la cordo e aquí moun Jan que davalho. Per bounur agèc la cano. Coumo èro loungo, freguèc a la muralho dal pouz e Jan toumbèc prou douçoment.

Quand siousquèc al founze, siousquèc pla estounat en vegent qu'i aviò pas d'aigo. Al countrari, èro davant un grand castel. Dintro e que vetz ?... Sur un vièlh lèit, l'ome qu'aviò tuat dins la cousino. Aquel ome que semblavo pla malaut, ditz a Jan :

Ils regardent... Rien... Il y avait du sang sur l'escalier. Ils suivent les traces, traversent le jardin et arrivent près d'un grand puits. La poulie était à sa place, la corde aussi :

« Qui va descendre ? »

— Moi, dit l'homme aux palets. »

Il s'attache à la corde et, hop !... Il n'avait pas descendu cinq mètres qu'on l'entendit crier :

« Remontez-moi, j'ai peur du diable. »

Vite, les autres tirent la corde et remontent l'homme, pâle, à demi évanoui.

« Tu es un poltron, dit le bûcheron. Tu vas voir. »

Il s'accroche à la corde, et, hop ! tête en bas. Il arrive à mi-puits et s'écrie :

« Remontez-moi, vite, j'ai peur du diable. »

On le remonte.

« Eh bien ! tu es dégourdi, dit le tombeur de montagnes. Je vais te remplacer. »

Et le voilà parti. Il arrive un peu plus bas, et, comme ses camarades il se met à crier avant d'atteindre le fond. On le remonte.

Alors, sans rien dire, Jean prend la canne d'une main, la corde de l'autre et, d'un signe, ordonne qu'on le descende. Les trois autres se regardent : une même pensée leur est venue : ils lâchent la corde, et voilà mon Jean qui dégringole. Mais, grâce à sa canne, il ralentit sa chute en raclant les parois du puits.

Il atteint le fond et constate, étonné, qu'il n'y a pas d'eau. Il se trouve devant un grand château : il entre... et que voit-il ? Sur un vieux lit

« N'èi pas per gaire, vau mourí. Ei tres filhos, soun delà, vai-los quèrre, te las douni. » Jan va de l'autre coustat, vetz las tres filhos que plouravoun, se las enmeno. Estaco la prumièro a la cordo e coumando as autres de tirà. Quand arribèc amound, l'ome dal palet ditz : « Qu'uno poulido filho, la gardi per ieu ». La destaco e tourno fa parti la cordo. Jan estaco la segoundo; èro pus poulido que sa sor e le bouscassiè la voulguèc per el. La tresième, la pus poulido, agradèc a l'ome de las mountanhos : « Aqui la que sarà la mieu fenno » E en diguent aquò tiro la cordo per empachà Jan de tournà mountà. Quand Jan vegèc que la cordo arribavo pas, coumprenguèc ço que se passavo. Ba diguèc al malaut. Aqueste i ditz : « Te'n fagos pas, aqui as un courbàs que te pourtarà deforo, un bouci de car; si le courbàs crido « car » i'n dounaràs un pauc, e tabès uno fiolo, ço qu'es dedins ba garis tout.

Jan mounto sul courbas e a-l'aquí partit. Toutis les cops que le courbas dijó « car » Jan i dounavo un bouci de car. Anavo arribà e le courbàs tourno dire : « car », Jan avió pas pus de car. Fa pas a dous, pren le coutèl e coupo un bouci de la cambo, le douno al courbàs, a-l'aquí arribat. Talèu èro deforo, le courbàs partisquèc e Jan se metèc qualquos goutos de l'enguent sus la plago per la gari; sioussquèc fait sul cop. Regardo

l'homme qu'il avait tué dans la cuisine. Cet homme, qui paraissait bien malade, lui dit :

« Je n'en ai pas pour longtemps, je vais mourir. J'ai trois filles; elles sont à côté; va les prendre : je te les donne. »

Jean va dans la pièce voisine. Les trois filles étaient là : elles pleuraient. Il les emmène; il attache la première à la corde et commande à ses compagnons de tirer.

Quand la jeune apparut au haut du puits, l'homme des palets dit :

« Tiens ! une jolie fille ! je la garde pour moi. »

Il la détache et rejette la corde. Jean attache la seconde. Elle était plus jolie que sa sœur et le bûcheron la voulut pour lui. La troisième, la plus jolie, plut à l'homme des montagnes :

« Voici celle qui sera ma femme, dit-il. »

Et, ce disant, il tire la corde pour empêcher Jean de remonter. Lorsque Jean vit que la corde ne retombait pas, il comprit ce qui s'était passé. Il va le raconter au malade : celui-ci lui dit :

« Rassure-toi : voici un corbeau qui t'emmènera hors des souterrains. Et voici un morceau de viande. Si le corbeau fait : « chair, chair... » tu lui en donnes un morceau. Et voici encore une fiole : ce qu'elle contient guérit tout. »

Jean monte sur le corbeau qui l'emporte. Chaque fois que le corbeau disait : chair... chair... il lui donnait un morceau de viande. Près d'arriver, le corbeau dit encore : chair... chair... Mais Jean n'avait plus de viande. Sans hésiter, il prit son couteau, trancha un morceau de sa jambe et le donna au corbeau...

Ils arrivèrent à la lumière du soleil, et le corbeau s'en retourna. Jean mit quelques gouttes de l'onguent sur sa jambe et la blessure aussitôt

pertout e nous vetz res. Se doutèc que sous amics e las tres
filhos èroun al castel. I va e les troubèc; a cops de cano les
tuèc toutis tres, se maridèc ame la pus poulido filho; gardèc le
castèl, i visquèc urous amé la sieu fenno e sas bèlos sors.

(Recueilli par Urbain GIBERT à Sougraigne).

guérit. Son regard fit le tour de l'horizon : il ne vit personne. Il se dirigea
vers le château... Il y trouva ses trois compagnons et les trois jeunes filles.
A coups de canne, il tua les trois hommes...

Il se maria avec la plus belle des jeunes filles, garda le château et y vécut
heureux avec sa femme et ses trois belles-sœurs.

Traduit par R. NELLI.
